

Jacques MAURIN

Des nouvelles
de Bison Ravi

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Jacques MAURIN, 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Bison Ravi est mort il y a longtemps. J'avais six ans à peine, je ne l'ai pas connu. Pourtant il me manque. Je l'ai rencontré beaucoup plus tard à travers son œuvre et il me manque. Me manquent son sourire, ses yeux doux, sa trompinette, son humour, ses raisonnements pataphysiques... Son esprit ! ... Parfois je lui parle, comme à un grand frère. Parfois, il me répond. Il me raconte de drôles d'histoires qui se passent dans un drôle de pays, un pays pas si différent du notre et pourtant si éloigné parce que décrit « sur un plan de référence irrégulièrement ondulé et présentant de la distorsion ». Ce sont ces histoires que je vous livre, avec mes mots à moi. Qu'il soit bien entendu que tout est vrai puisque imaginaire.

LE REFUS OU LA MÉTAMORPHOSE DU GENDARME

L'adjudant Dedieu n'était pas un mauvais adjudant. Même s'il manquait cruellement de discernement. La bêtise occupant une grande place dans son cerveau, il s'appliquait avec le restant à une gestion paternaliste des agents de son unité. Tous les gendarmes étaient ses enfants, et il éduqua son propre et unique rejeton comme il commandait ses troupes. Aussi son malheureux fils déserta-t-il le domicile familial sitôt atteint l'âge de sa majorité.

L'adjudant Dedieu arborait un ventre proéminent surmonté d'une grosse tête carrée qu'un coiffeur méticuleux entretenait régulièrement à l'aide d'un outil de tonte très précis laissant subsister une hauteur parfaitement calibrée de cinq millimètres de

cheveux, et pas un centième de millimètre de plus... Règlement, règlement !... Cette figure large et sanguine impressionnait encore par le nez énorme dont elle s'affublait, sorte de phare violacé et boursouflé qui accaparait les regards, dénonçait une violente hydrophobie et ce, bien que l'adjudant n'eut jamais abusé du pinard et autres spiritueux... à son point de vue.

À cet instant, siégeant majestueusement derrière un bureau qu'il croyait rajouter à sa dignité naturelle par le simple fait de son appellation de demi-ministre, il considérait d'un œil sévère l'entrée martiale du brigadier Polardo.

Polardo était un tout jeune brigadier de dix-neuf ans, beau comme une statue grecque, à la peau douce et rose, à l'âme claire comme une eau de source. Il sentait bon le chèvrefeuille. Son esprit vif en faisait un sujet promu à un bel avenir, encore qu'il eut à vaincre l'impétuosité de ses vertes années. Et justement ce jour là, il savait, en pénétrant dans le bureau de son supérieur hiérarchique, n'attendre aucun compliment

de sa part.

Il exécuta un garde-à-vous impeccable qui défuncta sans un soupir, salua, et ôta son képi de sur sa tête blonde et qu'il aurait eu bouclée si le métier ne l'avait contraint à une taille stricte chez le coiffeur de l'adjudant, le même puisque agréé par le ministère.

— Brigadier Polardo ! grinça l'adjudant.

— Présent, mon Adjudant.

— J'ai lu votre procès-verbal...

Un silence de plomb suivit cette déclaration. Le jeune homme chancela sous le poids.

— Polardo, vous naquî... nassiez...euh !

...

— Naquîtes, mon Adjudant.

— Taisez-vous, Polardo ! Vous naquîtes coiffé, disais-je...

Silence... Dedieu aimait particulièrement jouer de ces silences lourds. Ils mortifiaient ses interlocuteurs tout en lui ménageant les temps de réflexion indispensables à son esprit lent dont le pouvoir d'anticipation dépassait rarement la phrase en cours.

— Vous naquîtes coiffé, Polardo... répéta-t-il féroce... coiffé d'un képi ! Et qu'y

a-t-il de plus beau qu'un képi ?... je vous le demande...

— Euh !... émit le gendarme

— Un képi ! hurla l'adjudant... Ça signifie, Polardo... ça signifie, ça signifie...

Le nouveau silence qui s'ensuivit n'était pas prémédité, non plus que désiré. C'est que l'adjudant, surestimant tout simplement ses capacités, se trouvait soudain à cours d'inspiration. Cela lui arrivait fréquemment. Il s'en tirait alors avec une pirouette, exhibition dont il pouvait abuser dans sa jeunesse lorsque la grâce et l'élégance le préservaient du ridicule, mais qui devenait grotesque avec l'âge et l'accumulation des graisses. Il avait bien essayé de noyer le poisson, pour changer, mais c'était un acte difficile et répugnant, et l'on ne disposait pas d'un poisson en toutes circonstances.

— Qu'est-ce que cela signifie, Polardo ? interrogea-t-il, essoufflé, une fois la pirouette accomplie.

— Eh bien, mon Adjudant, cela signifie que je suis né pour être gendarme, que ma vie est vouée à la gendarmerie, que mon sang est du sang de gendarme...

— Alors, Brigadier Polardo, pourquoi êtes vous bête ?

— Euh !...

— Vous n’avez pas le droit de déshonorer la gendarmerie !

— Mais je ne...

— Taisez-vous ! Dois-je vous rappeler quelle belle et noble mission est la vôtre ?... quelle chance vous avez d’être né coiffé ?... et d’un képi de gendarme, sacredieu !... plutôt que d’un calot, un béret basque, un canotier... ou pire encore : naïtre tête nue ! Songez à ceux qui n’espèrent aucun devenir, qui ne se prédestinent à rien, qui ne deviendront rien ! La vie vous sourit, elle vous offre jeunesse, beauté, intelligence... elle vous porte... vous gravirez sans peine les échelons de la hiérarchie : adjudant, capitaine... colonel !...

À l’énoncé de ce titre, il s’empourpra. C’est qu’il lui paraissait, à lui Dedieu, tellement enviable, majestueux, olympien et donc parfaitement inaccessible, que sa simple évocation le tétanisait de respect. Et puis il avait oublié ses silences !... Cela l’étonna, le laissa un instant en admiration devant cette

faculté dialectique nouvelle. Il se dit qu'en vieillissant il « assurait » de plus en plus, et en conçut une fierté sans bornes.

— Votre procès-verbal est un roman ! s'exclama-t-il avec une fougue accrue. On vous donne un accident...

Ses mains grassouillettes mimèrent de gracieuses volutes, des formes rebondies quasiment féminines.

—... un bel accident avec de grosses cylindrées bien esquinées, bien amochées... avec des morts bien écrabouillés... et des blessés... plein de blessés bien abîmés...

Le poil hérissé, le dos rond, et les mains posées à plat sur le bureau, on l'eut dit prêt à bondir sur le petit brigadier.

— Et que fait M^ossieur ?

Silence menaçant... rompu par un gargouillement sinistre issu de son estomac...

— Taisez-vous ! hurla-t-il avec une parfaite mauvaise foi. Ce que fait M^ossieur, je vais vous le dire : il élucubre sur une hypothétique défectuosité du revêtement routier ! Et le pire, c'est que vous êtes un récidiviste, Brigadier Polardo !

— C'est que j'incline à croire...

— Silence ! s'égosilla l'autre devenu aussi rouge qu'un feu de signalisation sur un carrefour embouteillé. Quand comprendrez-vous qu'un procès-verbal n'est pas un scénario de science-fiction ?... Je ne veux plus jamais lire d'âneries pareilles !

— Mais, mon Adjudant...

— Ai-je été assez clair, Polardo ? insista l'adjudant dans un grondement furieux

— Oui, mon Adjudant, mais...

— Un procès-verbal est un acte authentique dressé par une autorité compétente et qui constate un fait pouvant entraîner des conséquences juridiques... Vous me le copierez deux cents fois pour demain !...

— Oh, non, mon Adjudant...

— Rompez, Brigadier. Je ne veux plus vous voir.

Polardo remit son képi, salua et accomplit un savant demi-tour plein d'équations du deuxième degré avec inconnues au bataillon. Comme il franchissait le pas de la porte, un cri le retint encore :

— Brigadier !

Il se retourna vivement et toutes ses mathématiques se cassèrent la figure parce que deux demi-tours font un tour complet et il n'avait pas prévu ça dans ses calculs... La voix de l'adjudant se radoucit :

— Vous avez remarqué, votre képi ?

Le gendarme eut un instant d'hésitation, surpris autant par la question que par le ton soudain affable de son supérieur. Il baragouina une réponse inintelligible.

— Il a rétréci, votre képi ! reprit calmement l'adjudant au mieux de sa technique paternaliste : radoucissement et cajolerie, après une bonne engueulade.

Le jeune homme porta les mains à sa tête, en réajusta l'ornement.

— Il a rétréci, mon petit Polardo, il a rétréci... c'est mauvais signe... vous devez vous reprendre avant qu'il ne soit trop tard... on ne défie pas impunément les lois de la nature...

Sur ces paroles, qu'il jugea sublimes, l'adjudant Dedieu se désintéressa totalement de son brigadier. Ce dernier sortit du bureau sur la pointe des pieds. Il avait ses lignes à faire.



Le capitaine Decourtray portait avantageusement l'uniforme, comme une coquetterie sur une anatomie déjà admirable. Jeune encore de ses trente-cinq années, il était fier de son physique, de sa carrière, de sa maison, de sa piscine, de son chien, de sa voiture et aussi de sa femme qu'il avait choisie belle et sophistiquée, assortie à son image et à son rang. Il arborait un perpétuel sourire satisfait qui traduisait toute son ambition : paraître.

Lorsqu'on lui signala le carambolage, il n'y prêta d'abord aucune attention, la chose étant commune et quotidienne sur les innombrables routes de notre beau pays. Ce n'est qu'à la troisième intrusion de son secrétaire qu'il daigna enfin dresser une oreille attentive.

— Eh, quoi ! L'accident, le carambolage,

la catastrophe de l'année, et vous ne le disiez point !

Il envoya aussitôt quérir son chauffeur et démarra l'instant suivant sur les lieux du drame et les chapeaux de roues.

Chemin faisant, il s'abandonna voluptueusement à l'ivresse du pouvoir, à ce sentiment jouissif de supériorité et de puissance que procure une autorité incontestée et la possession d'un véhicule prioritaire. Le bouchon atteignait déjà sept kilomètres et il ne cessait de croître malgré l'aménagement, en amont de l'autoroute, d'un itinéraire de délestage.

« Le conducteur lambda est affublé d'une immense bêtise. Il n'a d'autre volonté que de coller au cul puant mais combien sécurisant de son congénère, prisonnier d'un quotidien décrété une fois pour toutes immuable, et épouvanté qu'il est à la seule évocation des périls innombrables conjecturés sur un itinéraire inconnu, fut-ce une route nationale. » Ainsi pontifiait notre petit monarque en son for intérieur, tout empreint de la philosophie implacable du privilégié, la suffisance de l'esprit supérieur, le

détachement du nanti sur les tourments du *vulgus pecum*. Son véhicule empruntait insolemment la voie d'urgence et Decourtray, en signe de contentement, laissait sourdre de la commissure incontinent de ses lèvres un fin filet de bave translucide, tandis qu'il égrenait avec un ravissement enfantin l'interminable enfilade de voitures immobiles dépassées à tout berzingue.

Il atteignit ainsi absorbé les premiers bris de tôles dont il capta presque à regret la vaporeuse information. Mais une émulation neuve supplanta cette brève nostalgie. Le chauffeur ayant ralenti l'allure, il découvrait maintenant dans un lent travelling l'enchevêtrement dantesque d'un nombre considérable de bagnoles amochées. Il en reçut un choc en même temps que son chauffeur pilait. Parvenu sur l'épicentre de la catastrophe, une multitude de carcasses se dressaient, s'imbriquaient, se chevauchaient dans un chaos indescriptible, et de cet amas de ferraille s'échappaient les fumerolles des moteurs encore chauds, fusaient les cris, les plaintes et les appels des survivants. Les sirènes y mêlaient leurs ululements, les

sauveteurs brancardaient, les pompiers découpaient les tôles froissées, les bénévoles vomissaient leur horreur, tout un chacun donnait de sa voix, de son énergie, de ses entrailles, de son sang... Cela s'agitait, se tordait, grouillait, courait, sautait en tous sens, révélant un fourmillement de vie sur une apothéose de mort. Des gendarmes prêtaient la main à cette débâcle.

Le capitaine sortit de son véhicule, humain en connaisseur l'air surchauffé aux relents d'huile et d'essence, fit quelques pas aux abords de la chaussée où stagnait une petite nappe de brouillard qui hésitait à se risquer sur les carcasses coupantes comme des couteaux. Il vivait avec bonheur un si bel accident, le plus beau de sa carrière assurément.

Il enjamba les fragments épars de ferraille déchiquetée et se faufila entre les véhicules méconnaissables, tout en prenant soin de gêner consciencieusement les manœuvres des sauveteurs. Il fit un croche-pied à un gendarme qui traînait un blessé. Tous deux boulerent au sol et seul le gendarme, soucieux du règlement militaire, se redressa

pour saluer son capitaine. L'autre, râlant, demeura à terre.

— Bonjour, mon Capitaine... un bien beau carambolage, n'est-ce pas ?

— En effet, Gendarme Jolivo. Que s'est-il passé, le savez-vous ?

— C'est ce poids-lourd qui s'est retourné sans crier gare... les autres, lancés à vive allure, n'ont pu l'éviter...

Le capitaine considéra avec une admiration non dissimulée la longue semi-remorque couchée en travers de la route, en front de l'amoncellement apocalyptique.

— Merci, Gendarme... continuez votre travail, je vous en prie.

Le gendarme Jolivo se pencha sur son fardeau pour le délaissier aussitôt en s'indignant de l'attitude peu coopérative de l'individu :

— Il est mort... après tout ce que j'ai fais pour lui ! Ils sont tous d'un pressé pour trépasser... Bah ! Je vais en prendre un autre, il ne manque pas de blessés...

Ils se séparèrent, chacun dans sa direction propre, le capitaine attiré par le gros camion coupable du désordre.

Il l'atteint au terme d'un large détour, contournant l'obstacle monumental formé par une forêt inextricable de tôles déchiquetées et à vif. Au passage, il acheva quelques moribonds dont la vie ne tenait plus qu'à un fil. C'était facile : un petit coup d'ongle, et hop ! Le fil tremblotant ne demandait qu'à se rompre... La courtoisie étant un art civique tombé en désuétude, aucun ne l'en remercia.

Ses pas l'emmenèrent jusque devant le monstre d'acier qui gisait sur son flanc. La carcasse retournée faisait un rempart à l'agitation fébrile dominant de l'autre côté. Ici régnait le calme. Au-delà, la route vide à perte de vue, fuyait vers l'horizon. Deux hommes s'affairaient dans la pénombre du châssis tordu, et le capitaine s'en approcha.

— Tiens ! dit-il en reconnaissant les ombres. Brigadier Polardo, Gendarme Rabillet, que faites-vous là ?

Les deux gendarmes claquèrent un garde-à-vous synchronisé.

— Nous faisons subir les tests d'usage au chauffeur du camion mon Capitaine, répondit Polardo.

Derrière eux, une silhouette blafarde demeurait étendue sur le sol. Un râle gargouillait en bulles mousseuses et roses d'entre ses lèvres blêmes d'agonisant.

— Il est vivant ?

— Encore un peu, mon Capitaine.

— Eh bien, vous pouvez le féliciter de ma part... c'est du beau travail !

Il engloba d'un geste auguste emprunté à un César de cinéma l'ensemble du carambolage. Puis, soucieux :

— Il est ivre, évidemment ?

— C'est-à-dire... hésita Polardo en roulant des yeux effarouchés.

— C'est-à-dire quoi ? s'impativa le capitaine. Que dit l'éthylomètre ?

— Eh bien, l'éthylomètre décèle un gramme treize d'alcool dans le sang... mais je crains qu'il ne soit pas très fiable...

— Voyez-vous ça !

— Cet appareil est contrôlé par la Direction des Autoroutes...

— Et alors ? tonna le capitaine, et ses yeux lançaient des éclairs.

L'orage menaçant, Polardo sortit vivement un flacon de sa poche.

— Regardez ce prélèvement, mon Capitaine...

Il éleva au-dessus de sa tête le flacon rempli d'un sang rouge grenat almandin très pur, et le fit miroiter dans les flashes de lumière émis par les yeux de son supérieur. Le liquide prit des reflets bleus et mauves alternés.

— Voyez ce corps, dit-il, cette robe... rondeur et ampleur... c'est un mille neuf cent soixante-douze, et du bon.... il n'y a pas une goutte d'alcool dans ce sang là !...

Le capitaine affichait une pâleur semblable au moribond vidé du sang incriminé. Son sourire naturel s'était figé en un rictus mauvais et un épais nuage cendreur ceignait son front d'un sombre augure. Il se saisit avec application du fragile échantillon sanguin, le tint un moment à hauteur de ses yeux terribles, puis le laissa ostensiblement échapper. La fiole vola en éclats sur le bitume noir et tout le sang contenu s'en fut dans le sol, absorbé.

La scène se figea dans un climat électrique et une lourde odeur d'ozone. Le temps parut s'interrompre, le moribond en profita pour

clampsier.

— Votre képi rétrécit, Brigadier, reprit enfin le capitaine d'une voix cinglante. J'ai eu certain écho de ce phénomène auquel vous refusez de remédier en privilégiant une attitude déraisonnable...

Il dévisageait froidement un Polardo mal à l'aise dans ses petits souliers, comme s'ils suivaient l'exemple du képi.

— J'attends votre rapport avec impatience, conclut-il.

Puis il les abandonna sans plus de cérémonie pour s'en retourner, tel une mouche irrésistiblement attirée par la merde, sur l'épicentre grouillant du drame. Là, il put accomplir grandes prouesses d'inutilité.



C'était une vaste et belle pièce aux murs recouverts d'un placage acajou tape à l'œil, et dont les visiteurs non initiés ressortaient

souvent marqués d'un coquard et un peu sonnés. Deux étendards mous dulcifiaient l'ensemble et encadraient la photo d'un président de la République à l'air débonnaire, celui de l'époque. Une vitrine exposait des armes anciennes, des douilles, des décorations ainsi que des photos, souvenirs d'anciennes campagnes. Un bureau du même méchant acajou se tenait au centre de la pièce avec, derrière, le lieutenant-colonel Herault, petit homme chauve, sec comme une vieille branche, au visage figé et parcheminé de momie indienne. Une voix nasillarde, un accent terriblement pointu et dangereux, accentuaient cet abord froid, blessant, antipathique. Le brigadier Polardo se tenait, raide, face à la chose.

— Bonjour, Brigadier, souhaita-t-elle mielleusement dans un contraste déroutant... Voici donc l'élément qui perturbe l'harmonie de notre belle gendarmerie !

— Je ne suis pas un perturbateur, mon Colonel...

— Comment appelez-vous un individu qui, au mépris des avis et des ordres de ses supérieurs, persiste à porter des accusations

calomnieuses à l'égard d'un service avec lequel il se devrait de n'entretenir que d'excellentes relations ?... J'ai nommé : la Direction des Autoroutes !

— J'ai des preuves !...

— Allons, allons... des preuves ?... Des preuves qui justifient que l'on vous surprenne à deux heures du matin, occupé à mutiler le revêtement de l'autoroute A9... (Il se pencha pour lire un papier griffonné posé sur son bureau.) Au point... 389 ! De qui vous moquez-vous, Brigadier ?

— J'effectuais un simple prélèvement... je ne me savais pas surveillé...

— Je suis en droit, cingla le lieutenant-colonel, de faire surveiller mes fortes têtes. Et voyez comme j'ai bien fait !

— Mais, mon Colonel, ce nouveau revêtement est la cause d'une proportion alarmante d'accidents, c'est évident...

— Pour vous, Brigadier... ça n'est évident que pour vous. Quant à la nouveauté de ce revêtement, je crois savoir qu'il existait déjà bien avant votre naissance, puisqu'il s'agit d'Accrobioplast...

— Dans ce cas, il doit être responsable de

plusieurs milliers de morts. Ce revêtement est censé supprimer les chaussées glissantes. En réalité, il aurait plutôt tendance à les favoriser en certaines périodes...

— Les périodes estivales, sans doute ? Alors que le trafic est quintuplé... Désolé, mais je ne vois là rien de surnaturel.

— Les vacances n'y sont pour rien, mon Colonel...

— Ah ! Vous me rassurez, ironisa le gradé.

— De plus, nous sommes équipés de testeurs défaillants, voire truqués, mon Colonel.

— Vous divaguez, Brigadier !

— Et ce matériel nous est gracieusement fourni par la Direction des Autoroutes. Je peux prouver...

— Ne vous fatiguez pas, j'ai déjà lu votre rapport. Tout cela ne me concerne d'ailleurs plus, vous vous expliquerez devant le tribunal militaire. J'ai décidé, en effet, de couper court à vos extravagances.

Il sourit féroce.

— Vous deviez bien vous y attendre, n'est-ce pas ? Ce n'est pas faute de vous avoir prévenu...

— En vérité, je ne m’attendais pas à rencontrer un tel réseau de compllicités !

Le lieutenant-colonel Herault tapa du poing sur la table.

— Je ne vous permets pas, Brigadier...

— Ni moi non plus, mon Colonel !

Et Polardo tira de sous son uniforme un revolver Machin 18mm grand-angle reflex à baïonnette, réputé pour ne jamais manquer sa cible, qu’il pointa délibérément vers son supérieur.

Le lieutenant-colonel fit un bond en arrière, écrasant son fauteuil en cuir de mammoth congelé des Carpates qui couina de douleur. Il bleuit de peur... Le colonel.

— Comment avez-vous osé introduire une arme dans mon bureau ? demanda-t-il d’une voix blanche contrastant harmonieusement avec la nouvelle couleur bleue de son visage.

— Je n’augurais rien de bon de notre entretien, mon Colonel. Et, ne vous en déplaise, je tiens à éclaircir cette affaire quelles qu’en soient les conséquences. Maintenant, c’est moi qui donne les ordres. Vous allez calmement décrocher votre téléphone et appeler ce bon monsieur

Fairand, le directeur des Autoroutes, il est votre ami je crois, ne niez pas, moi aussi je sais pratiquer des surveillances discrètes, vous lui demanderez une audience spéciale et urgente, inventez ce que bon vous semblera pourvu qu'il nous reçoive immédiatement, et appelez aussi votre chauffeur, j'ai horreur de conduire les voitures des autres.

— Vous me prenez en otage ?

Le brigadier soupira.

— Faites ce que je vous dis, colonel, il n'est plus temps de poser des questions.

Le lieutenant-colonel Hérault décrocha le combiné rouge de son téléphone en maugréant, le colla à son oreille bleue. Il était presque beau ainsi, et lorsqu'il parla de sa voix blanche, il se confondit par effet de mimétisme à l'étendard accroché au mur derrière son dos.

— Votre képi devient ridiculement petit, Polardo, il diminue à vue d'œil. Voilà une maladie étrange dont vous devriez vous alarmer plutôt qu'espérer découvrir je ne sais quel ridicule complot...

Pour toute réponse, le brigadier arma le chien de son arme, qui jappa par deux fois,

sèchement.

— Vous vous obstinez, Brigadier... sans doute est-il déjà trop tard...

Et le colonel, dans un soupir irrité, composa le numéro du directeur des Autoroutes qu'il connaissait parfaitement pour en avoir la pratique quotidienne.



— Bonjour, Colonel.

Les deux hommes qui les reçurent se ressemblaient étrangement : même âge, même embonpoint naissant, même costume, l'un gris l'autre beige, même sourire commercial. L'un vint chaleureusement accueillir le colonel à la porte pour le guider jusqu'aux bras tendus d'un classique fauteuil de salon en peau de zébu. L'autre ne bougea pas du centre de la pièce où il se tenait debout et raide. Sa retenue indiquait un rang plus modeste. Il était le directeur adjoint.